

**Composition française, Filières MP et PC
(XEULCR)**

SUJET DE L'ÉPREUVE DE FRANÇAIS

Hannah Arendt écrit : « L'autorité implique une obéissance dans laquelle les hommes gardent leur liberté » (*La Crise de la culture* [1961], Paris, Gallimard, Folio, 2001, p. 140).

Vous confronterez ce point de vue à votre lecture des œuvres au programme.

Éditions utilisées :

Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* (translation)

<http://www.singulier.eu/textes/referance/texte/pdf/servitude.pdf>

Montesquieu, *Les Lettres persanes*, éd. Laurent Versini et Laurence Macé, Paris Garnier-Flammarion, 2016.

Henrik Ibsen, *Une Maison de poupée*, traduction Eloi Recoing, Paris, Babel, 2016.

Les notes des candidats pour la composition française se répartissent de la façon suivante :

MP

0<=N<4	26	1,72%
4<=N<8	271	17,9%
8<=N<12	641	42,34%
12<=N<16	461	30,45%
16<=N<=20	115	7,6%
Total :	1514	100%
Nombre de candidats :	1514	
Note moyenne :	10,48	
Ecart-type :	3,36	

PC

0<=N<4	25	1,94%
4<=N<8	275	21,3%
8<=N<12	676	52,36%
12<=N<16	259	20,06%
16<=N<=20	56	4,34%
Total :	1291	100%
Nombre de candidats :	1291	
Note moyenne :	9,71	
Ecart-type :	3,08	

REMARQUES D'ENSEMBLE

La qualité du concours, pour l'épreuve de français, demeure excellente. Le jury rend hommage aux professeurs des classes préparatoires, à leur travail enthousiaste et approfondi, en dépit du faible volume horaire qui leur est alloué. Bien qu'ils soient fondamentalement des scientifiques, les étudiants ne négligent pas cette discipline. Nous avons eu le plaisir de lire des copies d'une haute qualité, mais aussi un grand nombre de copies riches, bien écrites, solidement argumentées et nourries par une connaissance précise des œuvres au programme. Les candidats ont su généralement tirer parti d'une préparation intense et méticuleuse. Sous la houlette de leurs professeurs, ils ne baissent pas la garde sur des exigences cardinales : rigueur de la réflexion et de la conceptualisation, justesse de l'argumentation, souci de la langue française, goût de la culture générale.

L'énoncé d'Hannah Arendt ne présentait pas de problème d'interprétation. Les candidats normalement préparés pouvaient l'affronter sans être dérouterés. D'emblée il offrait des éléments de réflexion et de discussion. Il était facile, à partir des notions de *servitude* et de *soumission*, de construire au moins les deux premières parties d'un raisonnement en articulant de façon dialectique les termes « autorité », « obéissance » et « liberté ».

Nous avons valorisé les copies qui ont conceptualisé avec rigueur ces notions et bâti, à partir d'elles, des argumentations rigoureuses, tout en exploitant avec pertinence les œuvres au programme. Beaucoup de candidats ont bien interprété les enjeux du sujet. L'évaluation a reposé sur le niveau de conceptualisation, d'analyse et de synthèse, sur les qualités de mise en forme logique et rhétorique, sur la maîtrise enfin de la langue française. Le sujet invitait à réfléchir sur le type d'« obéissance » qui est requise par l'exercice d'une « autorité ». Hannah Arendt précise que cette « obéissance » ne doit pas être incompatible avec l'exercice de la « liberté ». L'analyse ne doit pas perdre de vue ces notions cardinales. C'est pourquoi l'utilisation inadéquate et mécanique d'un corrigé préexistant ou d'éléments de cours trop généraux pouvait nuire gravement à la réflexion.

Trop peu de copies, selon nous, ont tiré parti du mode d'expression et d'énonciation des trois œuvres. Elles contiennent un sens et véhiculent une idéologie, mais ce sont aussi des textes littéraires dans lesquels la forme fait sens. La forme du pamphlet chez La Boétie, du roman épistolaire chez Montesquieu ou du dialogisme théâtral chez Ibsen, est porteuse de sens, pousse à l'interrogation et invite le lecteur à s'émanciper. Un *auteur* en outre détient une *autorité*, les deux termes étant reliés étymologiquement. Il pouvait donc être intéressant, et certains candidats y ont d'ailleurs songé, de se pencher sur cette forme d'autorité au cours du questionnement.

La qualité de la langue et de l'expression constitue une exigence primordiale du jury. Nous invitons les candidats à poursuivre leur effort dans ce sens. Nous tenons à souligner le bon niveau général de l'expression dans un très grand nombre de copies. Nous sanctionnons les copies qui multiplient les fautes de langue. Il faut travailler son style par la pratique régulière de l'écriture, être toujours attentif à la correction grammaticale, bien connaître le sens des mots et les nuances des synonymes, veiller aussi au rythme et à la fluidité du discours. Attention aux noms propres et aux mots qui particularisent les œuvres. Il n'est pas normal qu'au bout d'un an de fréquentation du texte de Montesquieu, on lise les termes « Roxane » et « persanes », orthographiés avec deux *n*. Il faut relire sa copie avec l'attention d'un correcteur qui traque obstinément les fautes. L'expression n'est pas un ornement ; elle est révélatrice d'une maîtrise de la pensée. Cette exigence est d'autant plus forte que nous avons le plaisir de lire de belles copies rédigées avec justesse et élégance, des copies qui savent formuler une pensée forte, mais aussi transmettre des émotions et un jugement reflétant l'ensemble d'une culture et d'une personnalité. Attention à l'écriture : certains étudiants ont perdu l'habitude d'écrire manuellement ! De plus, les feuilles fournies aux candidats étant à petits carreaux, il est préférable d'écrire une ligne sur deux pour faciliter la lecture.

Voici des conseils et des remarques mêlés à des éléments de problématique.

L'INTRODUCTION

Conseils généraux

L'introduction doit être minutieuse et soignée. Trop brève, elle court le risque de mal orienter la problématisation du sujet et son traitement. Il faut prendre le temps d'expliquer les termes du sujet de façon à dégager une problématique claire et solide. Les termes « autorité », « obéissance » et « liberté », vecteurs et ferments de la réflexion, doivent faire l'objet d'une explicitation attentive. Il en va de même pour le lien de conséquence – « implique » – que l'auteure instaure entre « l'autorité » et l'« obéissance » : s'agit-il d'un simple constat ou d'une exigence normative ? Il fallait par ailleurs bien avoir présente à l'esprit la présupposition contenue dans l'expression « gardent leur liberté » : pour Arendt, la liberté est une condition première qui préexiste à l'acte d'obéir et de se soumettre. Faute de cette analyse préliminaire, la copie dilue le propos de la philosophe dans des généralités ou l'interprète à contresens. Il fallait en outre bien évaluer le sens du terme « autorité ». Pour Arendt, il s'agit

bien entendu de l'autorité légitime. Nous avons été surpris par certains candidats qui ont d'emblée donné au terme le sens péjoratif d'*autoritarisme*, d'*autorité tyrannique*, ce qui induisait une problématisation compliquée. L'introduction suppose un effort de concentration sur les termes exacts du sujet et les rapports qui s'établissent entre eux. Elle doit produire une problématique qui découle naturellement de leur analyse. Une fois la problématique clairement posée, l'annonce du plan demeure essentielle, car elle oriente de façon décisive l'attention du correcteur.

Entrée en matière

Elle doit capter l'attention et mettre en évidence l'intérêt du propos d'Hannah Arendt.

La question du rapport entre l'obéissance à l'autorité et notre liberté constitue un enjeu majeur. Comment une « autorité » peut-elle s'exercer de façon légitime ? Nous voulons rester libres, mais il faut que nous obéissions à des autorités pour que les structures d'organisation qui régissent les relations entre les hommes puissent être viables, qu'il s'agisse de la famille, de la société, des États et de l'ordre mondial. Comment accepter d'obéir à une autorité tout en demeurant libre ?

Citation du sujet :

Hannah Arendt, dans *La Crise de la culture*, donne à ce paradoxe la formulation suivante : « L'autorité implique une obéissance dans laquelle les hommes gardent leur liberté ».

Analyse du sujet

Hannah Arendt, philosophe d'origine juive et de nationalité allemande, fut contrainte à l'exil dans les années 1930, suite aux persécutions nazies. Réfugiée aux États-Unis, elle finit par obtenir la nationalité américaine. Sa pensée politique conceptualise notamment le rapport entre l'espace public et l'espace privé, à partir d'une analyse du fonctionnement des systèmes totalitaires – nazisme et stalinisme – et d'une observation minutieuse des évolutions de la société américaine, qui devaient aboutir aux mouvements libertaires de 1968.

Son propos définitoire énonce une caractéristique essentielle à ses yeux de l'autorité : la compatibilité entre l'obéissance nécessaire, sans laquelle il n'y a pas d'autorité, et la possibilité pour les individus de conserver leur liberté. La philosophe envisage ici l'*autorité légitime*, l'autorité idéale qui établit un équilibre satisfaisant et harmonieux entre les sources de pouvoir et les individus qui lui sont soumis. L'autorité, exercée dans l'intérêt de tous, doit rendre compatible ce qui *a priori* ne l'est pas : l'obéissance et la liberté, la soumission et le respect de l'intégrité physique, morale et intellectuelle des individus, dans une famille, une société ou un État. La pensée d'Hannah Arendt a la forme d'un paradoxe, qui est aussi un oxymore associant dans une antithèse, marquée du sceau de l'impossible, l'*obéissance* et la *liberté*. Elle allie deux notions contraires dont la coexistence ne va pas de soi.

La simple observation de notre entourage, l'analyse du monde actuel et la connaissance de l'Histoire nous montrent, à l'opposé du propos d'Arendt, que « l'autorité » exige généralement une « obéissance » qui fait disparaître la liberté des individus. Tandis que l'autorité tend à se transformer en despotisme ou en tyrannie, la soumission se traduit souvent non par une « obéissance » assumée qui conserve chez les sujets le sentiment de la liberté, mais plutôt par une servitude qui les aliène et les sacrifie au profit de la puissance qui les domine. Même animée de bonnes intentions, l'autorité légitime est d'ailleurs toujours tentée, à un moment ou à un autre, par l'abus de pouvoir. Installé dans le confort d'une définition, le propos d'Hannah Arendt, tel qu'il est proposé au candidat, peut sembler un postulat déconnecté de la réalité. Il énonce une idée utopique, un vœu pieux, un point de vue idéaliste que démentent l'expérience et l'histoire, à la fois passées et présentes. Il illustre cependant l'un des thèmes et l'une des exigences les plus constantes de la pensée philosophique et politique depuis Platon, en passant par Spinoza, Rousseau ou Tocqueville. Avec leurs défauts certes, la famille moderne, les sociétés démocratiques ainsi que les institutions internationales s'efforcent d'exercer une autorité qui laisse une grande marge de manœuvre aux libertés

individuelles. Mais l'équilibre entre l'excès d'autorité et le laxisme se révèle extrêmement fragile et instable.

Nous avons relevé un défaut grave dans la problématisation du sujet. Beaucoup de copies se sont focalisées sur la notion d'autorité, au détriment des termes « obéissance » et « liberté ». D'autres ont seulement réfléchi sur le terme « liberté ». La notion d'« obéissance » a souvent pâti d'un manque de problématisation solide. Certains candidats au contraire ont disserté sur les rapports de l'obéissance et de la liberté, en laissant de côté la notion d'autorité. Il s'agit d'un sérieux problème de méthode, conduisant à des devoirs qui récitent mécaniquement des cours sur un aspect de la problématique. Du début à la fin du devoir, il faut discuter *tous* les termes du sujet.

Problématisation

Les trois œuvres au programme permettent d'illustrer et d'approfondir les propos de la philosophe. Étienne de La Boétie, Montesquieu et Henrik Ibsen réfléchissent tous les trois au rapport entre l'autorité et l'obéissance, entre l'exercice du pouvoir et le comportement de ceux qui lui sont soumis. Tous trois sont des idéalistes. Ils se font une haute idée de l'autorité et de la liberté. Leurs œuvres cependant sont fondamentalement critiques et elles ne sont pas dénuées de pessimisme. Elles illustrent une donnée récurrente, vérifiable dans l'Histoire à long terme ou bien dans les comportements les plus communs, qui aboutit à une inversion de l'énoncé idéaliste d'Arendt : *l'autorité dégénère souvent en tyrannie ; elle implique une obéissance dans laquelle les hommes sont privés de leur liberté*. La Boétie, Montesquieu et Ibsen décortiquent surtout le fonctionnement de la soumission et de la servitude face à un pouvoir illégitime. Mais la puissance de leur critique suggère, quand elle ne le formule pas clairement, le soubassement philosophique qui préside à l'analyse : le désir d'émancipation qui peut conduire à la liberté et la réévaluation de notre rapport à l'obéissance.

Arendt énonce une définition de l'autorité qui semble relever du paradoxe. Nos trois œuvres montrent en effet la difficulté de réaliser l'idéal d'une obéissance qui ménage la liberté, tellement les tendances à la tyrannie et à l'asservissement des êtres humains sont vivaces et répandues. Elles contiennent cependant des réflexions fortes sur ce que pourrait et devrait être une autorité légitime fondée sur le consentement libre des individus. À défaut de nous livrer des solutions infaillibles pour atteindre cet idéal, elles nous présentent au moins, chacune à leur manière, une méthode qui implique lucidité, courage et volonté. Face au risque continu de l'altération de l'autorité en tyrannie et de l'obéissance en servitude, la vigilance et la réflexion ne doivent pas baisser la garde. Telle est la tâche qui incombe notamment aux penseurs et aux écrivains. Nous avons besoin qu'ils représentent l'autorité qui dégénère en tyrannie, pour en comprendre le fonctionnement, pour en conjurer la menace et pour maintenir, en dépit des cataclysmes de l'Histoire et des dérives du pouvoir au quotidien, la volonté profondément humaine de rester libre et de construire un espace social et politique où chacun puisse s'épanouir.

Annnonce du plan

Il est nécessaire à la fin de l'introduction de présenter un plan qui précise clairement les étapes de la démonstration qui va suivre. Beaucoup de plans proposés sont confus et vagues. Ils orientent fort mal la démonstration. Il faut éviter les plans vagues comme celui-ci : « Nous développerons l'opinion d'Hannah Arendt, puis nous la discuterons et enfin nous tenterons de dépasser la contradiction ». L'annonce du plan doit contenir des éléments de problématisation. Beaucoup d'étudiants par ailleurs présentent leur plan sous la forme d'une série de questions. Nous mettons en garde contre cette présentation, car très souvent elle n'est pas maîtrisée en sorte qu'elle se traduit par des formulations confuses. L'annonce du plan doit être très claire.

Le jury n'attend pas de plan type. L'argumentation pouvait en effet prendre diverses configurations. Les copies ont en général opposé dans les deux premières parties la position

d'Hannah Arendt définissant l'autorité légitime comme une exigence d'obéissance acceptée, qui ménage la liberté de chacun, et le constat fait par les trois auteurs de l'altération de l'autorité en tyrannie et en aliénation des sujets. Les troisièmes parties en revanche ont été de nature très différente. Nous les avons acceptées pourvu qu'elles continuent à discuter les termes du sujet. Attention néanmoins à des plans justes dans leur démarche et conformes aux enjeux du sujet, mais qui peuvent en réduire la portée. La mise en évidence d'une antithèse motrice ne doit pas aboutir au simplisme et donc au recyclage maladroit d'arguments passe-partout.

Voici quelques exemples de plans relevés dans les copies :

Plan 1

I L'autorité repose sur une obéissance qui ménage la liberté.

II Très souvent cependant l'autorité s'altère en tyrannie et en aliénation des libertés individuelles.

III La réflexion critique s'impose toujours pour conjurer la menace de la tyrannie ou s'en libérer

Plan 2

I La définition d'Hannah Arendt est démentie par le constat sévère que dressent les trois œuvres.

II Les trois œuvres cependant posent les bases d'une « autorité » légitime allant de pair avec une « obéissance » fondée sur la liberté.

III Elles invitent au moins à la lucidité, notamment par des formes d'expression qui favorisent la mise à distance et le processus d'individuation.

Plan 3

I Comment une structure fondée sur une inégalité de pouvoirs peut-elle induire une coexistence de liberté et d'obéissance ?

II Les mécanismes de l'autorité

III La réalité du projet de libération

Plan 4

I La coexistence possible de l'obéissance et de la liberté

II L'autorité peut se transformer en pouvoir despotique qui réduit le peuple à l'esclavage

III Les moyens de s'émanciper d'une autorité qui a pris la forme de la tyrannie

Plan 5

I L'autorité qui implique la coexistence de l'obéissance et de la liberté

II L'autorité qui dégénère en despotisme

III La nécessité de la désobéissance et de la révolte

Plan 6

I Une autorité juste et légitime garantit une certaine liberté

II L'obéissance, consciente et consentie, altère la liberté individuelle

III L'autorité doit sans cesse être remise en cause et limitée dans le temps

Plan 7

I Relations d'autorité où l'individu obéit de son plein gré en conservant sa liberté

II Toute autorité entraîne une limitation des libertés

III L'éducation comme chemin vers une obéissance éclairée

LE DÉVELOPPEMENT

Conseils de méthode

Le développement est une démonstration et une argumentation. Il doit être clair et bien enchaîner les idées les unes avec les autres. La progression de l'argumentation ne doit jamais perdre de vue, nous insistons, *tous les termes du sujet*. Elle doit sans cesse les travailler et les

approfondir. Du début à la fin de la copie, il importe de se concentrer sur les notions d'*obéissance* et de *liberté* en relation avec *l'autorité*. Traiter uniquement de la notion d'« autorité », en laissant de côté le terme « obéissance », ou l'inverse, constitue une faute de méthode.

La vigueur du développement résulte du dynamisme dialectique des oppositions qui ont été bien mises en évidence dans l'introduction. Une mauvaise problématisation peut conduire au hors-sujet, à des considérations générales ou approximatives qui isolent un terme du sujet en laissant de côté les autres.

La récitation machinale d'un passage de cours ou d'un corrigé peut s'avérer dangereuse s'ils ne correspondent que vaguement à la problématique du sujet. Une réflexion rigoureuse sur le propos d'Arendt ne peut se contenter de développements généraux et passe-partout, par exemple d'un exposé non problématisé sur les thèses de La Boétie ou sur la philosophie des Lumières chez Montesquieu. La troisième partie doit absolument demeurer dans le sujet et ne pas apparaître comme une excroissance artificielle. Le jury apprécie l'engagement personnel dans la réflexion, la capacité de singulariser les éléments de cours dont disposent tous les étudiants, la hauteur de vue et l'actualisation existentielle.

Il faut bien veiller par ailleurs aux transitions qui mettent en valeur les enchaînements de la démonstration, qui soulignent les retournements d'interprétation de la problématique et qui confèrent à la démarche d'ensemble fermeté et fluidité.

La qualité des exemples et des citations est un critère de valorisation. Citer de mémoire des passages significatifs de La Boétie, Montesquieu ou Ibsen donne de la force au raisonnement. On ne peut se contenter de généralités ou de simples allusions. « Soyez résolu à ne plus servir, écrit la Boétie, et vous voilà libres ». Cette phrase que nous avons lue dans presque toutes les copies ne pouvait à elle seule soutenir une argumentation, il fallait être beaucoup plus précis sur l'articulation, chez l'ami de Montaigne, entre autorité, obéissance et liberté. Tous les développements du devoir doivent être illustrés par un exemple saillant.

Il importe cependant que l'utilisation des citations apprises par cœur soit appropriée. Le sujet est parfois gauchi en fonction de ces citations qui sont moins intégrées au raisonnement que juxtaposées parfois artificiellement. Le rapport des arguments à leur étayage par les œuvres est ainsi inversé : les premiers sont réduits au statut d'armature pour faire tenir ensemble les citations. Il est maladroit de commencer un paragraphe par un exemple. C'est d'abord l'idée générale, intégrée à la démonstration d'ensemble, qui doit être énoncée, avant d'être illustrée par l'exemple.

Éléments de réflexion, d'argumentation et d'illustration

Voici à partir des meilleures copies, quelques éléments d'argumentation susceptibles de nourrir la problématique du sujet pour le Plan 2. Titres et sous-titres, qui apparaissent ici comme sur un brouillon, doivent bien entendu disparaître dans la version finale de la copie. Il en va de même pour les renvois aux pages des œuvres.

I L'altération de « l'autorité » en tyrannie et de « l'obéissance » en servitude

L'autorité fondée sur la contrainte physique et matérielle

Les trois auteurs décrivent principalement des situations où les personnages doivent obéir sous la contrainte. La force définit fondamentalement l'autorité. Elle peut reposer sur la contrainte physique. C'est le cas des femmes du sérail, surveillées par les eunuques. Les eunuques eux-mêmes sont des esclaves qui ont été mutilés afin d'être plus soumis au pouvoir de leurs maîtres. Nora quant à elle, comme les femmes norvégiennes de son époque, est

contrainte à une obéissance à l'autorité maritale, qui repose le manque d'indépendance matérielle et la tradition patriarcale. Elle est sans cesse jugée et culpabilisée.

Les trois auteurs soulignent à quel point l'« obéissance » à laquelle se plient beaucoup d'êtres asservis, sert les intérêts des maîtres.

La manipulation exercée par l'autorité pour obtenir une obéissance sans liberté personnelle

Les détenteurs de l'autorité maîtrisent l'art de rendre leurs sujets passifs et timorés. L'individu qui obéit est souvent la victime d'une coutume asservissante qui a anesthésié son désir de liberté ou même la conscience de la liberté.

Le tyran peut maintenir sa domination par la force. Mais il peut utiliser des moyens plus subtils. Cyrus, nous dit La Boétie, soumet le peuple des Lydiens en les incitant au plaisir : il « établit des bordels, des tavernes et des jeux publics » ; il « obligeait les citoyens à s'y rendre » (p. 12). Sous prétexte de répéter son amour à son épouse et de la cajoler par des noms tendres, Torvald infantilise en permanence Nora, prénom qui est déjà un diminutif d'Éléonore. C'est bien à cette essence enfantine qu'il la réduit lorsqu'il l'appelle « ma chère petite Nora » (I, p. 14) ou « ma douce petite Nora » (I, p. 58) ou bien encore « petite chose en détresse » (II, p. 96). Elle est pour lui une femme-enfant qu'il autorise à jouer : « Maintenant tu devrais répéter la tarentelle et t'exercer au tambourin. Je vais aller dans mon bureau et je fermerai la porte, je n'entendrai rien. Tu peux faire tout le bruit que tu veux » (II, p. 75). Nora apparaît ainsi comme une personne immature, maintenue dans son immaturité par le paternalisme que lui impose son mari. Usbek ne manque pas, avec toute l'habileté du despote qui veut faire croire que le fait est le droit, de rappeler constamment à ses femmes que le sérail les protège du monde extérieur menaçant : le sérail est une « douce retraite » (XXVI, p. 89), le « séjour de l'innocence » (XXVI, p. 87), « un asile favorable contre les atteintes du vice » (XX, p. 77)

Dans tous les cas, il s'agit de faire entendre à celui qui obéit qu'une alternative est impossible : il ne pourrait quitter sa condition soumise sans se mettre en danger ; étant faible et fragile, il doit s'en remettre à celui qui peut seul assurer sa survie. Son « obéissance » est présentée comme une essence indépassable qu'il doit intérioriser et qui légitime la mise sous tutelle. L'autorité du despote est affermie lorsque l'obéissance finit par être perçue non comme le résultat d'un rapport de force, mais comme une habitude qu'on ne remet plus en question : « au commencement, écrit La Boétie, on sert contraint et vaincu par la force ; mais les successeurs servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte. Les hommes, nés sous le joug, puis nourris et élevés dans la servitude, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés et ne pensent point avoir d'autres biens ni d'autres droits que ceux qu'ils ont trouvés ; ils prennent pour leur état de nature l'état de leur naissance » (p. 23).

La commodité d'une « obéissance » sans discernement à « l'autorité »

Les trois œuvres dénoncent la paresse qui consiste à s'installer dans un rapport d'obéissance au prix d'un anéantissement de son désir de liberté. Une certaine forme d'obéissance à l'autorité, que La Boétie appelle « servitude volontaire » (p. 10), repose sur un aveuglement coupable des asservis et sur la facilité (p. 5). Il se montre sévère à l'égard de ceux qui sont devenus incapables de désirer leur liberté et même qui recherchent obstinément leur asservissement en se mentant à eux-mêmes (p. 40). L'épisode des Troglodytes chez Montesquieu prouve que la liberté peut être lourde à assumer. C'est pourquoi ceux-ci finissent par se choisir un chef. Aveuglée par son amour pour Usbek, Zachi ne se rend pas compte que

c'est lui qui dirige la main de Solim, au moment où il réprime la révolte du sérail (CLVII, p. 361). Elle dément fermement les accusations de cruauté portées contre Usbek.

Nora obéit à l'ordre marital au début de la pièce parce qu'elle veut croire à l'impossible, espérer envers et contre tout. Elle veut se persuader qu'elle vit dans un bonheur parfait. Elle répète avec insistance à quel point elle est « heureuse ». En fait, elle n'y croit pas vraiment et se berce d'illusions : « C'est au fond une joie d'attendre le miracle » (II, p. 69). Elle se montre alors incapable d'affronter la réalité en face.

La dénaturation de l'homme qui obéit passivement à l'autorité

L'obéissance au despote conduit à une altération de l'homme, à un amoindrissement de ses facultés, à une dégradation de son être.

La Boétie dénonce la dénaturation subie par le peuple sous l'effet de la servitude. Celle-ci réduit les hommes à l'état de troupeau que les tyrans ont beau jeu d'« abêtir » (p. 34) ; elle transforme la Turquie en « un parc de bêtes » ; elle conduit les êtres soumis à crier : « Vive le roi ! » (p. 13) au lieu de crier « Vive la liberté » » (p. 7).

Derrière l'apparente protection offerte aux femmes dans le sérail, c'est en fait une véritable traite des êtres humains qui s'organise. Les femmes sont ravalées au rang de marchandises que l'on convoite et que l'on achète comme on le ferait avec du bétail.

Les mignardises d'Helmer n'expriment pas tant la tendresse que la domination inconditionnelle. Les qualifications hypocoristiques dont il affuble Nora contribuent à son animalisation constante : elle est « l'alouette », « l'écureuil » (I, p. 10), « la linotte » (I, p. 11) ou bien encore un « petit merle siffleur » (I, p. 54) ; autant d'êtres aériens, légers et fragiles, sans grandes compétences pour la vie terrestre, la vie sociale, la vie intellectuelle. Cette animalisation révèle ce que Nora représente aux yeux de son mari : une créature frêle et inadaptée, une jolie femme sans consistance, qui « pens[e] et parl[e] comme une idiote » (III, p. 136). Avant qu'elle ne lui apporte un cruel démenti à l'acte III, c'est bien ainsi qu'elle se conduit, notamment lorsqu'elle accueille Mme Linde et se vante de son bonheur, de la promotion de son mari et de la santé de ses enfants avec une légèreté inconséquente.

Transition : Les trois œuvres au programme dressent de prime abord un constat pessimiste sur les liens qui unissent autorité, obéissance et liberté. Elles comportent néanmoins des éléments qui vont dans le sens de l'idéal énoncé par Hannah Arendt.

II Les bases d'une « autorité » légitime allant de pair avec une « obéissance » fondée sur la « liberté »

L'autorité légitime selon Arendt est, dans le cas des institutions politiques ou judiciaires, une autorité pérenne seulement destinée au maintien de la paix civile et du bon fonctionnement des institutions. Elle découle d'un rapport de pouvoir où l'individu consent à obéir de son plein gré parce qu'il a conscience ainsi de ménager la plus grande partie de sa liberté. Dans la sphère privée, les parents demandent l'obéissance de l'enfant dans l'optique de son émancipation, de son accession à l'indépendance. L'autorité parentale, modèle de toutes les autorités pour La Boétie et Montesquieu, est destinée à s'effacer lorsque l'enfant est devenu un adulte. L'autorité illégitime du tyran en revanche ne prend en considération que son intérêt personnel et les moyens de conserver le pouvoir, ce qui entraîne l'aliénation des individus et la perversion des institutions.

Le primat de la « liberté »

La phrase d'Hannah Arendt présuppose l'existence d'une liberté première. Si des individus décident d'obéir à une autorité en gardant « leur liberté », c'est que cette liberté est originelle. Les trois auteurs font la critique des systèmes tyranniques ou aliénants au nom d'un idéal de la liberté. Pour La Boétie, la liberté est la notion fondatrice pour réfléchir sur l'autorité et sur l'obéissance : « À vrai dire, il est bien inutile de se demander si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir aucun être en servitude sans lui faire tort : il n'y a rien au monde de plus contraire à la nature, toute raisonnable, que l'injustice. La liberté est donc naturelle ; c'est pourquoi, à mon avis, nous ne sommes pas seulement nés avec elle, mais aussi avec la passion de la défendre » (p. 7). La meilleure preuve de ce primat est la guerre lorsqu'elle oppose des hommes libres, qui « combattent pour leur liberté » et des mercenaires, lesquels « n'ont pour aiguillon qu'une petite pointe de convoitise qui s'émousse soudain contre le danger, et dont l'ardeur s'éteint dans le sang de leur première blessure » (p. 4). Les Spartiates, parce qu'ils sont profondément libres, triomphent des Perses, peuple asservi. L'autorité des chefs est à leurs yeux légitime parce qu'elle n'est pas contradictoire avec leur sentiment de liberté.

Comme La Boétie, Montesquieu estime que la liberté est première et naturelle. Il plaint, à travers le savant que rencontre Rica, les peuples soumis « à une puissance absolue », qui « ont perdu cette douce liberté si conforme à la raison, à l'humanité, et à la nature » (CXXXVI, p. 311). L'obéissance traditionnelle des femmes est aussi à remettre en question : « la nature n'a jamais dicté une telle loi ; l'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, et par conséquent, plus d'humanité et de raison » (p. 110). « L'autorité » masculine et « l'obéissance » féminine sont ainsi de pure convention ; elles pourraient être inversées en tout point. C'est ce que démontre le récit d'Anaïs, dans la lettre CXLII : elle prend la place de l'homme au paradis. Le peuple des Troglodytes incarne une forme d'idéal. Il jouit du bonheur et de la liberté, parce qu'il vit dans l'innocence et se conforme à la nature. Usbek admire le culte que les Français vouent à la liberté : « À Paris, règnent la liberté et l'égalité » (LXXXVIII, p. 212).

Roxane, qu'Usbek croit soumise, est en fait animée par un sentiment de haine et un désir de liberté qui, dans le sérail, ne l'a jamais quittée. Non seulement elle a trompé son maître, mais, par son suicide, elle lui prouve *in fine* qu'intérieurement elle a toujours été une femme libre : « Non : j'ai pu vivre dans la servitude ; mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes lois sur celles de la nature ; et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance » (CLXI, p. 364). Les femmes, en apparence obéissantes, inventent des stratagèmes, recourent à la dissimulation et au mensonge, afin de préserver une part d'autonomie et de liberté. Nora multiplie les mensonges, du plus innocent (manger des « macarons ») au plus coupable (trahir la confiance et l'honneur de son époux). Dans un cas comme dans l'autre, Usbek et Torvald finissent par découvrir, étonnés, la duplicité et l'indépendance de celles qu'ils croyaient soumises.

Les modèles d'une « autorité » acceptable

La Boétie et Montesquieu considèrent qu'il existe des autorités légitimes, celle du père, du maître et des lois, dans la mesure où elles ont pour but l'autonomie des individus et la paix civile. « Chacun de nous, écrit La Boétie, reconnaît en soi, tout naturellement, l'impulsion de l'obéissance envers ses père et mère » (p. 6) ; nous sommes, précise-t-il par ailleurs, « naturellement soumis à nos parents, sujets de la raison, sans être esclaves de

personne » (p. 6). La puissance paternelle reste pour Montesquieu un modèle d'autorité : « les pères sont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance et de la crainte » (CXXIX, p. 294).

La Boétie refuse de poser la question politique traditionnelle du meilleur gouvernement. Tout pouvoir, à ses yeux, porte en lui le germe d'un possible despotisme. L'autorité légitime fondant une obéissance qui ménage la liberté doit plutôt imiter des formes de relation qui supposent une égalité entre les personnes. C'est pourquoi la recherche d'une société harmonieuse doit prendre pour modèle l'amitié. La Boétie associe la liberté et l'amitié ; il les oppose à la tyrannie. Il considère l'amitié comme un contre-modèle du régime tyrannique fondé sur la force et l'intérêt. L'amitié substitue à une relation verticale (la pyramide de la domination et des « petits tyranneaux »), une relation horizontale, où disparaissent simultanément la nécessité de l'autorité et celle de l'obéissance. Elle ne laisse la place qu'à la jouissance de la liberté.

Il s'agit là cependant d'une position utopique. On ne peut construire une société à partir d'un modèle de relation privée qui est fondé sur l'affection réciproque et l'égalité absolue, autrement dit qui fait l'économie des rapports d'autorité et d'obéissance. Le rapport d'égalité dans l'amitié dissout la domination hiérarchique qu'implique l'autorité. Ce modèle permet du moins à La Boétie de suggérer ce que pourrait être une autorité qui repose sur une *obéissance libre*. Le *Discours* ne s'en tient donc pas à la description pessimiste du régime tyrannique, il donne à voir l'horizon d'une société meilleure, fondée sur des liens d'amitié entre « gens de biens », sous le regard bienveillant de Dieu.

Montesquieu réfléchit sur la forme de gouvernement idéal établissant un équilibre satisfaisant entre l'autorité des pouvoirs et l'obéissance de ceux qui leur sont soumis. L'apologue des Troglodytes (lettres XI à XIV), sous couvert d'un récit fictif, s'efforce de mettre en évidence les valeurs nécessaires à une vie harmonieuse en société : respect, vertu, éducation. Ce système utopique pose les fondements d'un gouvernement idéal. Il rend compatibles les exigences de l'aspiration naturelle de l'homme à la liberté et l'obéissance nécessaire à l'autorité. Après avoir expérimenté la servitude et l'anarchie, les Troglodytes finissent par connaître un âge d'or : celui d'une société fraternelle qui repose sur la morale individuelle et sur les liens d'amitié entre les individus. Montesquieu suggère que des rapports d'autorité et d'obéissance acceptables ont pour socle la « douceur » et la « modération » (CXXII, p. 280). Il importe en outre de borner les pouvoirs, de répartir l'autorité de façon équilibrée (CXXXI, p. 301-302).

La crise que traversent Nora et Helmer invite à penser une autre configuration des rapports entre les hommes et les femmes. Helmer ne parvient pas à dépasser sa vision patriarcale des relations conjugales. Quant à Nora, elle désespère de pouvoir faire évoluer son mari en sorte qu'elle prend une décision radicale. Le couple que Kristine et Krogstad finissent par former offre cependant une alternative, non sans ambiguïtés. Ils apparaissent tous deux comme des êtres libres et réfléchis. Aguerriés par les difficultés de l'existence, ils ont désormais assez de recul et de maturité pour construire de nouveau un avenir commun. Les Helmer au contraire en sont incapables ; ils ne peuvent échapper à la relation traditionnelle qui oppose à l'autorité patriarcale du mari l'obéissance infantile de l'épouse. Kristine et Krogstad substituent finalement à cette relation traditionnelle une forme de dépendance bien comprise (III, p. 106). L'ambiguïté demeure et il n'est pas sûr qu'ils ne réactivent *in fine* le schéma de la servitude féminine et de la domination masculine. Mais leur relation fait imaginer entre l'homme et la femme dans le couple une autre équation que celle qui est imposée par le modèle patriarcal.

L'importance de « la raison » pour régler l'équilibre entre « l'autorité » et l'« obéissance » fondée sur la « liberté »

Hannah Arendt appelle à l'obéissance réfléchie, à une soumission éclairée par la raison. Cette obéissance peut ainsi reposer sur une négociation et un contrat. Les trois auteurs font confiance à la raison pour préserver la liberté dans la relation qui doit unir celui qui détient l'autorité et celui qui lui obéit. La Boétie insiste sur cet instrument qui permet la réflexion émancipatrice et démystificatrice. Contrairement à la servitude qui est produite par les passions, l'opinion et la coutume, l'obéissance résulte de la nature et de la raison : nous sommes « naturellement soumis à nos parents, sujets de la raison, sans être esclaves de personne. [...] il y a dans notre âme un germe naturel de raison » (p. 5). La liberté, qui justifie l'obéissance légitime, est conforme à la nature qui est « toute raisonnable » (p. 7). L'autorité et l'obéissance légitimes sont fondées sur « la raison » (p. 8).

Les épistoliers, dans *Les Lettres persanes*, soulignent les absurdités et les impasses d'un discours qui se réfère seulement à « la divine lumière » de la religion (XXXV, p. 104), dans la mesure où elle engendre surtout des conflits. Ils adoptent une démarche nouvelle qui fait appel à la connaissance et à la raison. Usbek se présente comme un homme curieux et avide de connaître : « tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets » (XLVIII, p. 125). Au fil de leur voyage, les Persans délaissent la route de « la divine lumière » et le « droit chemin » de la religion (XVII, p. 71). Ils adoptent « la raison humaine » pour « guide » (XLVIII ; XCVII, p. 227). Usbek, tout au long de ses réflexions, observe, « examine » (XLVIII), analyse et conclut, adoptant ainsi la démarche rationnelle des philosophes des Lumières. Usbek, exprimant la pensée de Montesquieu, assimile le gouvernement « le plus parfait » à celui qui est « le plus conforme à la raison » (LXXX, p. 197). Ce « gouvernement doux » (p. 198) respecte la nature des individus. C'est grâce à l'exercice de la raison, inhérent à sa nature, que l'homme atteint la perfection. L'autorité et l'obéissance s'équilibrent dès lors, procurant à chacun « un avantage mutuel » (LXXVI, p. 189). Nous acceptons les contraintes que représente la vie sociale, parce que nous y trouvons notre intérêt. Nous aliénon notre liberté en échange de compensations, qu'elles prennent la forme de l'ordre et de la sécurité, ou de la richesse et de l'abondance.

Mme Linde et Krogstadt font aussi primer la raison. Devenus « raisonnables » (III, p. 104), ils envisagent désormais le monde sans illusion. Ils n'ont pas la naïveté qui caractérise les Helmer. Ils n'agissent pas à la manière des amoureux romantiques selon la logique radicale du « tout ou rien ». Ils sont plus désabusés, mais aussi plus pragmatiques. Ibsen suggère que l'expérience et la souffrance peuvent conduire à une forme de consensus raisonnable entre l'homme et la femme, qui établit sur de nouvelles bases la dialectique de l'autorité et de l'obéissance.

Transition : Les œuvres au programme ne se contentent pas d'anatomiser les relations de pouvoir qui définissent l'autorité, l'obéissance et notre marge de liberté. Elles nous fournissent aussi des armes pour prendre conscience de ces relations. Elles nous aident éventuellement à nous émanciper.

III Nécessité de la critique et de la révolte pour construire une « autorité » fondée sur une « obéissance » librement assumée

Un équilibre toujours instable : la désobéissance et la révolte

Les trois œuvres au programme radiographient avec vigueur les notions d'autorité et d'obéissance. Le *Discours sur la servitude volontaire* et *Les Lettres persanes* sont d'ailleurs

des œuvres de jeunesse. Quant à Ibsen, il marque dans *Une Maison de poupée* sa révolte contre la Norvège et la tyrannie morale que font régner les valeurs bourgeoises et la religion protestante. Il quitte son pays de 1863 à 1891.

Le rapport entre celui qui détient l'autorité et celui qui obéit est toujours un équilibre instable, qui peut, à chaque instant, être remis en question. Les trois œuvres, en racontant des révoltes, démontrent *a contrario* la pensée d'Arendt ou bien la conséquence d'une relation pervertie entre les maîtres et ceux qui leur obéissent. Elles invitent, s'il le faut, à la désobéissance et à la révolte. Elles cultivent l'esprit d'insoumission. L'opposition à l'autorité despotique marque le désir de liberté. Les femmes du sérail se révoltent, Roxane se suicide, Nora quitte le domicile conjugal. L'intensité de la désobéissance est à la mesure du despotisme qui écrase les individus et du désir de liberté qui anime les opprimés. Cet esprit d'insoumission caractérise ceux que La Boétie appelle les « mieux nés » : ils « sentent le poids du joug et ne peuvent se retenir de le secouer, [ils] ne s'approprient jamais à la sujétion » (p. 10).

Montesquieu plaide pour un équilibre entre les pouvoirs qui doit toujours demeurer sous contrôle. Usbek décrit ainsi le tempérament contestataire des Européens qui « ne sont pas également soumis à leurs princes ». Les Anglais en particulier ont un attachement à la liberté qui « ne laisse guère à leur roi le temps d'appesantir son autorité. La soumission et l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. [...] Mais, si un prince, bien loin de faire vivre ses sujets heureux, veut les accabler et les détruire, le fondement de l'obéissance cesse ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; et ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne saurait être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime » (CIV, p. 241).

L'esprit d'examen, nécessaire à une obéissance éclairée

Le propos d'Hannah Arendt énonce un principe et une volonté éthiques. Nos trois œuvres partagent la même ambition et le même désir. À défaut de réaliser l'objectif d'une obéissance assumée qui soit compatible avec la liberté de l'individu et qui la préserve, elles nous fournissent des instruments critiques. Elles nous aident à nous affranchir d'un pouvoir oppressant qui aliène notre indépendance physique et intellectuelle ou bien à prévenir la menace d'une altération de l'autorité en despotisme et de l'obéissance en esclavage. Elles nous invitent à agir, mais aussi à demeurer critiques, combatifs et vigilants, à dissiper les illusions qui nous aliènent, à démystifier les pouvoirs qui se réclament du sacré.

Elles insistent sur une même nécessité : celle de la lucidité. La réflexion critique s'impose toujours pour conjurer la menace de la tyrannie ou s'en libérer. Tout individu qui obéit en conscience à une autorité doit être capable de questionner au lieu de simplement acquiescer ou « consentir ». Pour La Boétie, Montesquieu et Ibsen, la capacité d'examen constitue un préalable indispensable au bon équilibre entre l'autorité et l'obéissance.

La Boétie plaide pour l'éducation (p. 9) afin de s'opposer à la manipulation : « je ne voudrais que tâcher de comprendre » (p. 8) ; « Apprenons donc ; apprenons à bien faire » (p. 19). Grâce à elle, on peut démystifier la fatalité de l'habitude qui apprend « à avaler le venin de la servitude sans le trouver amer » (p. 8). Il appelle à un sursaut de lucidité chez ceux qui côtoient le tyran : « qu'ils se regardent ; qu'ils se considèrent eux-mêmes », et ils comprendront qu'ils ne sont ni libres ni heureux (p. 16). La Boétie nous invite à ressembler au renard méfiant qui s'approche de l'ancre du « lion » qui fait « le malade » (p. 18) ; il se forge sa propre opinion, échappe ainsi au sort qui le menace. La Boétie croit à l'effet révélateur de la parole qui montre et dévoile ce que le tyran veut tenir caché. Il s'agit de donner à voir le spectacle insoutenable de la servitude volontaire qui nous est devenu invisible à cause des effets aliénants de la coutume. Le tyran cache, dissimule, falsifie et recouvre. La Boétie

découvre, révèle, démystifie ; il propose une véritable rééducation de l'esprit. Il désapprend la peur et la soumission.

Nora, dans le dernier acte d'*Une Maison de poupée*, remet en cause les discours d'autorité et les relativise. À propos de son rôle de mère et d'épouse, Torvald lui dit : « N'as-tu pas en la matière un guide infallible ? N'as-tu pas la religion ? ». Mais elle ne veut plus se contenter de l'opinion des autres : « Je dois penser par moi-même et tâcher d'y voir clair » (III, p. 133). Elle entend, une fois « seule », « examin[er] » avec son propre entendement les discours religieux que lui tenait le pasteur Hansen (III, p. 133). Elle instaure une distance avec toutes les autorités qui lui permet d'affirmer qu'elle fait le choix de tout quitter, « parfaitement lucide et sûre » d'elle (III, p. 135).

Dans les dernières lettres de son roman, Montesquieu ébauche le portrait de l'homme des Lumières. Il le caractérise aussi bien par sa vertu (« les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les lois » (CXXIX, p. 294)) que par son esprit d'examen : « Un homme d'esprit, est porté à la critique parce qu'il voit plus de choses qu'un autre et les sent mieux » (CXLV, p. 334).

La culture humaniste comme antidote à l'oubli de la liberté

L'un des moyens privilégiés dont se sert le tyran pour transformer le fait de servir en droit est l'incitation à l'oubli. L'oubli, nous dit La Boétie, explique en partie le scandale de « la servitude volontaire ». Obéir à l'autorité sans réfléchir provoque un « profond oubli de la liberté » (p. 23). L'oubli rend incapable de se dégager du présent immédiat, régi par l'habitude, la recherche du plaisir et celle du profit. Or il est un moyen de réactiver en l'homme le souvenir de sa nature originelle : c'est la « mémoire des livres et des hommes » (p. 12) ; ce sont les « annales anciennes » (p. 50) qui nous remémorent les « choses passées » (p. 30). C'est-à-dire tout ce que le « grand Turc », exemple type du tyran contemporain, cherche à détruire (p. 30). Les livres, notamment les livres d'histoire, sont un apprentissage de la liberté. Ils permettent de radiographier le phénomène de « la servitude volontaire » et de maintenir en alerte le sentiment de la liberté, en réévaluant nos habitudes d'obéissance. « Garder sa liberté » passe donc aussi par la puissance libératrice du souvenir. Les hommes « bien-nés » « ne peuvent manquer de penser à leurs privilèges naturels, ni de se souvenir de leurs prédécesseurs, ainsi que de leur premier état » ; ils se remémorent « les choses passées pour juger de celles du temps à venir, et pour mesurer les présentes » (p. 29-30).

L'accumulation des exemples antiques fonctionne comme un acte de résistance au tyran ou l'individu autoritaire qui voudrait les faire oublier. Les « anciennes histoires » (p. 50), comme celle du Spartiate Léonidas (p. 4), servent de guides aux hommes. Elles sont un antidote à l'oubli cultivé par le tyran. Évoquer les exemples antiques, c'est faire acte de liberté, éclairer le sens de l'obéissance, prévenir les dérives possibles de l'autorité présente. La Boétie cherche ainsi à construire un espace de complicité avec ses lecteurs.

Le rôle émancipateur de l'énonciation

La forme que revêt l'énonciation est en elle-même un moyen de lutter contre ceux qui veulent nous faire obéir à leur autorité au détriment de notre liberté. En utilisant le pronom personnel « nous », La Boétie associe le destinataire de son *Discours* à sa démarche intellectuelle et heuristique : « Comment dirons-nous que cela s'appelle ? » (p. 9) ; « Cherchons donc par conjecture si nous pouvons en trouver » (p. 17). La fréquence des modalisateurs est un appel à la liberté du lecteur qui doit formuler son propre jugement critique. La description de l'état de nature est ainsi présentée comme une conviction personnelle : « Il est hors de doute, *je crois*, que si nous vivions avec les droits que nous tenons de la nature... » (p. 17). Ailleurs La Boétie emploie l'expression « ce me semble »

pour éveiller la suspicion (p. 7, 11, 13). Dans les clauses de ses raisonnements, il va même jusqu'à discréditer sa propre autorité d'auteur en pointant les défauts d'organisation de sa pensée : « Pourquoi dis-je ceci ? » (p. 10) ; « Mais pour revenir à mon sujet que j'avais presque perdu de vue » (p. 11). Il s'agit de rendre le lecteur indépendant, de le pousser à se faire sa propre opinion. Le destinataire que présuppose le *Discours* est raisonnable, cultivé, libre et actif. Il participe à l'enquête étiologique du texte, rompant avec l'aveuglement complice dont font preuve les serviteurs du tyran.

La forme ouverte que Montesquieu donne aux *Lettres persanes* vise à se défaire « des préjugés » (XXXIV, p. 103). Elle contribue par elle-même à la réflexion du lecteur et donc à son émancipation à l'égard des positions dogmatiques et des certitudes. À l'effet de clôture qu'implique une pensée visant au système, il préfère l'ouverture et la variété. Il multiplie donc les sujets, les points de vue, les styles, en sorte qu'il soit impossible de figer le jugement. L'écriture se fait en permanence invitation à l'observation, au doute et à l'interrogation. La comparaison incessante entre deux modèles de civilisation, celui des Persans et celui des Français, pousse à la relativisation et à la mise à distance. La différence et la nouveauté étonnent, déconcertent, invitent à questionner les autorités établies et la relation d'obéissance que nous entretenons avec elles. Il s'agit de poser un regard neuf sur la société et d'ôter le voile de l'habitude.

La fragmentation épistolaire, relayée par la polyphonie, constitue une invitation à la réflexion autonome et un apprentissage de la désobéissance raisonnable. L'autorité traditionnelle de l'auteur s'efface et se brouille. Elle se dilue entre les différents épistoliers. Montesquieu n'impose pas de thèse univoque à travers une figure de narrateur qui ferait une synthèse des discours, une figure d'autorité identifiée absolument avec celle de l'auteur. Il décentre les points de vue. Il aiguise le jugement plus qu'il ne lui permet de parvenir à un jugement stable, sûr et définitif. Il réfléchit sur l'autorité, mais en nous donnant les moyens de nous soumettre à elle en conscience. Il empêche la pensée de s'arrêter, comme le voudrait le pouvoir qui tourne à la tyrannie. Il prouve la liberté par une pensée toujours en mouvement. La circulation rapide des pensées et des échanges est la meilleure thérapie contre le culte du maître.

Face au tyran qui veut que l'on adhère à son système, qui impose la soumission de l'esclave à ses désirs et lui dénie toute volonté propre, les trois auteurs nous invitent à établir une distance, à creuser un écart, à questionner les apparences. Ils enseignent aussi l'ironie, l'humour, les pouvoirs féconds de la fiction et de la théâtralité.

La Boétie et Montesquieu instaurent un écart en faisant appel à leur culture humaniste, que les systèmes tyranniques voudraient annihiler. Ils ouvrent des perspectives qui constituent un arrachement au temps présent. Ils ont une conscience historique et le sens de la relativité. « Ah ! bon Dieu, dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? », se demande Rica avec humour (LII, p. 139). Le roman nous invite à percevoir sous un autre angle les valeurs de notre culture, à nous regarder, par l'intermédiaire des Persans, comme si nous étions des étrangers, à renégocier, dans toutes nos relations, la dialectique de l'autorité et de l'obéissance. Nora, quant à elle, sait parfois mettre à distance, par l'ironie, les pulsions despotiques de Torvald. Lorsque Mme Linde lui rappelle qu'à l'école déjà elle avait un tempérament dépensier, elle rétorque « en riant » : « Torvald prétend que je le suis encore. (*Menaçant du doigt.*) Mais "Nora, Nora" n'est pas aussi folle que vous pensez » (I, p. 21). Elle théâtralise sa relation à l'autorité par l'imitation parodique et parvient ainsi à la mettre à distance, à acquérir une certaine maîtrise de la situation.

LA CONCLUSION

La conclusion ne doit pas être bâclée. Elle doit manifester des capacités de synthèse, de prise de recul et d'ouverture.